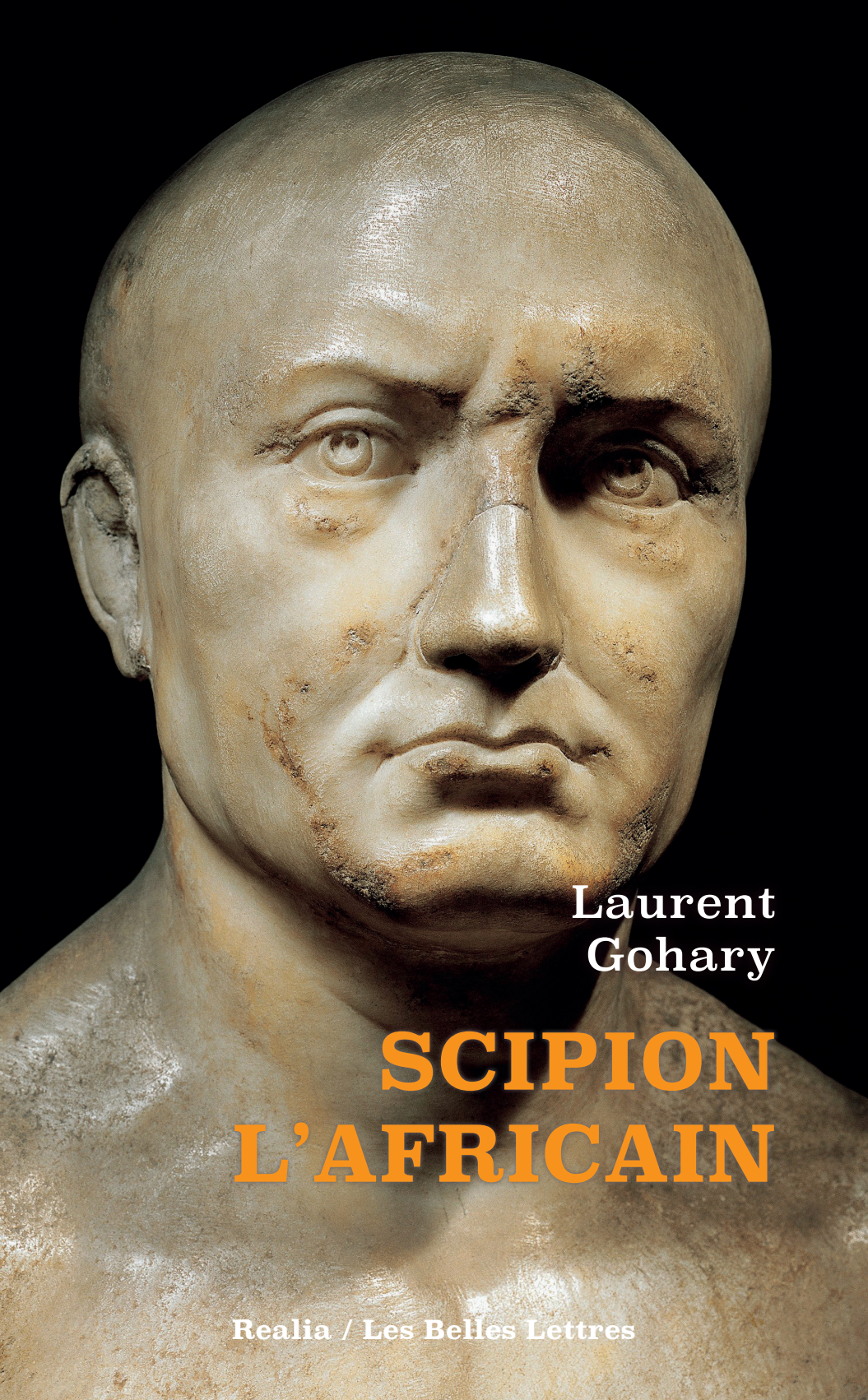




Laurent
Gohary

SCIPION L'AFRICAIN

Realia / Les Belles Lettres

Laurent Gohary

SCIPION L'AFRICAIN

L'homme qui murmurait
à l'oreille des dieux

Préface de Dominique Briquel

LES BELLES LETTRES

2023

*Pour consulter notre catalogue
et découvrir nos nouveautés
www.lesbelleslettres.com*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail 75006 Paris.*

ISBN : 978-2-251-45466-5

Chapitre 1

La gens *Cornelia* et la jeunesse de Scipion

La République romaine était déjà fondée depuis plusieurs siècles lorsque naquit, en 235, le jeune Publius Cornelius Scipio dit Scipion, le futur Africain. On retrouve souvent, dans les textes anciens, une manière particulière d'écrire l'histoire en la mêlant plus ou moins délibérément au surnaturel formant ainsi un mythe. Très tôt, les historiens furent partagés sur cette façon d'écrire l'histoire. Les récits anciens ne manquent pas de ces *mythologies* dont parlait R. Barthes. Ils avaient leurs rôles à jouer en tant que mythes avec leurs significations parfois cachées ou encore révélant une part inconsciente de l'esprit humain.

1. La légende d'une mère étrusque et d'un serpent

Assurément le récit de la naissance de celui qui sauva Rome de la destruction ne manqua pas, *a priori*, de surnaturel :

Il serait fils d'un dieu, né d'un serpent monstrueux, et cette histoire rappelait les récits pareillement imaginaires et fabuleux qu'on avait inventés sur la naissance d'Alexandre le Grand ; on avait été jusqu'à voir ce serpent sortir de la chambre de sa mère et dès qu'on entra

il se déroulait et s'éclipsait. Il ne détruisit jamais ces croyances, il savait même les renforcer en se gardant à la fois de les démentir et de les confirmer¹.

Tite-Live semblait sceptique quant à la véracité de ce récit qui servait plutôt, de son point de vue, à nourrir la dimension mythique du personnage, prototype du héros républicain. Les légendes entourant le personnage d'Alexandre circulaient déjà, au III^e siècle avant J.-C., lorsque naquit Scipion. Cependant, le récit dut sans doute se construire après la mort de l'Africain. Aulu-Gelle la mentionne aussi, en faisant le même parallèle, dans les *Nuits Attiques* :

Ce qui a été écrit dans l'histoire grecque sur Olympias, femme du roi Philippe, mère d'Alexandre, a été également transmis à la mémoire des hommes sur la mère de Scipion qui fut appelé le premier Africain. En effet et Gaius Oppius et Julius Hyginus ainsi que d'autres auteurs qui ont écrit sur la vie et l'histoire de l'Africain, rapportent qu'on a longtemps cru sa mère stérile, et que Publius Scipion, qu'elle avait épousé, avait lui aussi perdu l'espoir d'avoir des enfants. Puis comme en l'absence de son mari, la femme s'était couchée et endormie seule dans son lit, dans sa chambre, on avait vu soudain couché près d'elle un immense serpent qui, aux cris de terreur de ceux qui l'avaient vu, s'était échappé et n'avait pu être retrouvé. Publius Scipion rapporta cela lui-même aux haruspices ; eux, après avoir fait un sacrifice, répondirent que des enfants allaient naître ; et peu de jours après qu'on eut vu le serpent dans le lit, la femme se mit à présenter les symptômes et à sentir les douleurs d'une grossesse ; à la suite, au dixième mois, elle avait accouché et était né ce Publius l'Africain qui vainquit Hannibal et les Carthaginois en Afrique dans la deuxième guerre punique².

Dans ce passage, Aulu-Gelle révèle quelques aspects merveilleux relatifs à Scipion l'Africain qu'il met en parallèle avec Alexandre sans expliquer davantage son

1. Tite-Live, 26, 19.

2. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, 6, 1, 1-4 [Trad. R. Marache].

interrogation. On retrouve évidemment, chez Plutarque, la présence du même récit concernant la naissance d'Alexandre le Grand ainsi qu'un serpent. Après avoir mentionné tous les signes divins annonciateurs – flammes surgies de la foudre, rêve d'un lion – de la naissance du fils du roi Philippe de Macédoine et de la magicienne Olympias, le prêtre de Delphes évoque ceci :

Un autre jour, comme Olympias dormait, on vit un serpent étendu à ses côtés. Ce fut une vision, dit-on, qui refroidit le plus le désir et la tendresse de Philippe ; il n'alla plus la rejoindre aussi souvent pour coucher avec elle, soit par crainte d'être victime de sa part de pratiques magiques et de philtres, soit par respect religieux, n'osant plus la fréquenter parce qu'il la croyait unie à un être supérieur³.

Toutefois, Plutarque, bien que prêtre d'Apollon à Delphes, poursuit en proposant une explication plus rationnelle. Il envisage plutôt un rite qui, apparaît au IV^e siècle, étranger au monde grec, prouve que la pratique était désuète au II^e siècle de notre ère :

Il y a également à ce sujet une autre tradition. Toutes les femmes de la région, initiées depuis la plus haute antiquité aux Mystères orphiques et au culte orgiastique de Dionysos, se livrent, sous le nom de Clodones et de Mimallones, à de nombreuses pratiques [...] Olympias, qui recherchait la possession divine avec encore plus de barbarie, traînait avec elle, dans les thiasés, de grands serpents apprivoisés qui se glissaient souvent hors du lierre et des corbeilles mystiques, s'enroulaient autour des thyrses et des couronnes que portaient les femmes, et frappaient de terreur les hommes⁴.

Le récit mythique de la naissance d'Alexandre inspira fortement les Romains. Ils auraient ainsi calqué ce modèle de récit de naissance afin de donner une dimension surnaturelle

3. Plutarque, *Alexandre*, II, 6-7 [Trad. Anne-Marie Ozanam].

4. Plutarque, *Alexandre*, II, 7-9.

à l'Africain⁵. La structure et la présence symbolique du serpent, symbole chthonien, pourraient signifier une élection divine permettant à des auteurs soucieux d'imiter la Grèce d'ériger un parallèle avec Alexandre. À partir du III^e siècle, autour de la deuxième guerre Punique et, plus encore au cours des deux siècles qui suivirent, l'hellénisme fut plus amplement introduit dans la cité. La Méditerranée orientale rayonnait aussi bien par ce nouvel élan culturel que par le mythe d'Alexandre. Étant donné qu'Aulu-Gelle n'avait pu utiliser de sources antérieures à Varron, on peut penser que ce récit fut construit après la mort même de Scipion l'Africain en 183. Cette naissance légendaire aurait duré puisque le chroniqueur tardif Aurelius Victor évoque aussi le serpent et ajoute que « pendant son enfance un dragon l'avait entouré un jour de ses plis sans lui faire aucun mal »⁶. Aurelius Victor écrivait alors, au IV^e siècle de notre ère, dans un empire romain qui se christianisait. Scipion était devenu ce héros de légende immanquablement associé à la vieille République conquérante. L'Empire s'étendait alors depuis l'île de Bretagne jusqu'aux confins de la mer Noire, depuis le détroit de Gibraltar que les Anciens nommaient les colonnes d'Hercule jusqu'à l'Euphrate. Aurelius Victor traduisait les souvenirs de cette Rome profondément païenne qui contemplait, non sans une profonde fascination mêlée de mélancolie, la geste d'Alexandre le Grand. Scipion était ce héros mythique qui sauva Rome, confident de Jupiter, protégé par le dieu des mers Poséidon.

En reprenant la piste suggérée par Plutarque, on pourrait peut-être analyser la symbolique du serpent autrement que comme une simple imitation de la geste d'Alexandre. L'érudit prêtre de Delphes, curieux de tous les rituels qui

5. Walbank 1967a, p. 54-56.

6. Aurelius Victor, *Hommes illustres de la Ville de Rome*, 1, 1.

lui semblaient extraordinaires, évoque une cause religieuse. Celle-ci aurait empêché Philippe d'approcher son épouse royale et magicienne Olympias. Or, il existait une pratique rituelle chez les Romains qui faisait intervenir des serpents. Le culte de la *Bona Dea* semble ouvrir cette piste. La déesse de la fécondité et de la croissance, vénérée tous les 1^{er} mai⁷, était, pour les Romains, l'épouse du dieu Faunus. Il existe comme souvent plusieurs versions⁸ du mythe fondateur. Le culte était d'après Cicéron⁹ fort ancien puisqu'il remontait à l'époque royale entre 753 et 509. On pense aussi qu'il aurait pu être introduit en même temps que le rite de Déméter. L'étiologie est rapportée par Macrobe dans les *Saturnales*¹⁰ : « De *Bona Dea*, on dit aussi qu'elle est la fille de Faunus et qu'elle s'opposa aux désirs de son père, qui s'était épris d'elle, au point qu'il la frappa avec une baguette de myrte, pour lui avoir résisté, même sous l'effet du vin. Mais le père, croit-on, se transforma en serpent et s'unit à sa fille. »

Cette divinité des femmes portait aussi le nom de Damia ou, pour les Grecs, celui de *theos gynaikeia*, la divinité des femmes. Son culte avait lieu au mois de décembre et était réservé exclusivement aux femmes dans la *Regia*, ancienne demeure des rois de Rome occupée par le *pontifex maximus*, grand pontife. Cette célébration nocturne et initiatique, empreinte de mystère, réunissait les matrones de haut lignage ainsi que les vestales. La *Bona Dea* était associée à un culte extrêmement populaire répandu dans tous les quartiers de Rome. On trouvait en son temple, interdit aux hommes, des herbes aux vertus médicinales mais aussi

7. Bayet 1999, p. 93.

8. Daremberg et Saglio 1919, p. 725.

9. Cicéron, *De la Réponse des haruspices*, 7, 32.

10. Macrobe, *Saturnales*, 1, 12, 21-27.

des serpents¹¹ figurant sur des inscriptions¹². Les serpents étaient nourris et élevés dans son temple non sans quelque volontaire bienveillance car «n'inspirant ni ne ressentant d'effroi»¹³ d'une ambivalence sacrée neutralisée. Il existait des correspondances entre Damia, bien évidemment, et le dieu de la médecine Esculape-Asclépios, vénéré de la même façon à Épidaure et dans le monde grec. La déesse Damia est chthonienne, associée à la terre, et le serpent en tant que symbole semble assez élémentaire dans son association à la terre nourricière, la Terre-mère. L'image de la fécondité, de la santé et des matrones était ainsi liée au serpent dont on dit que le terme ambivalent *pharmakon* signifie aussi bien le venin que le remède. Vers 293, peu après les conquêtes d'Alexandre, les Romains firent venir des serpents d'Épidaure¹⁴, réputés pour leurs vertus. Si bien qu'ils finirent par envahir la ville entière, nous dit Pline¹⁵, et que l'on en trouvait communément dans les demeures romaines, en guise d'animaux familiers. Ainsi, comme l'écrivait si bien Fr. Cumont¹⁶, l'animal d'Esculape, nommé également par les Romains *draco* ou dragon, représentait la «puissance génératrice, l'énergie vitale du père et de la mère de famille». Symbole protecteur des matrones romaines, il était ce «compagnon des dieux qui guérissait les infirmités du corps mais comme le génie qui veillait sur l'existence de la famille et assurait sa perpétuité». En outre, dans bien des civilisations¹⁷, l'ophidien joue le rôle symbolique du cycle

11. Cumont 1932, p. 1-5.

12. *CIL* VI, 65-67.

13. Macrobe, *Saturnales*, I, 12, 25.

14. Pline, *Histoire Naturelle*, XXIX, 22, 1.

15. Pline, *Histoire Naturelle*, XXIX, 72, 22, 1.

16. Cumont 1932, p. 5.

17. Durand 1992, p. 363-369.

et de la fécondité voire de l'immortalité. Les Lares familiaux s'incarnaient aussi volontiers sous forme de serpent¹⁸.

C'est sans doute de la sorte que pourrait s'interpréter ce récit de la naissance de Scipion autrement que comme une simple légende inspirée d'un modèle assurément hellénistique, à une époque où justement Rome s'ouvrait non sans une ambivalente admiration à l'égard du monde grec. Il s'agirait ainsi d'une pratique rituelle liée au culte dévolu à la fécondité de la *Bona Dea*. Le serpent, symbole chthonien, avait alors une tout autre signification que celle, bien plus sombre, donnée les religions judéo-chrétiennes. Dans le christianisme comme dans l'Ancien Testament, le serpent, lié au rôle de la femme, joue un rôle néfaste puisqu'il est associé aux forces maléfiques. La symbolique du serpent se modifia lorsqu'il glissa de la vieille religion gréco-romaine jusqu'à la religion chrétienne. Pourtant, aussi bien autour d'Olympias que près de la couche de Pomponia, les prêtresses servant la *Bona Dea* usèrent de ces serpents et de philtres savamment préparés pour aider à donner un héritier à la famille de Publius Cornelius Scipio. Peut-être la naissance de ce prodigieux enfant ne fut-elle guère aisée pour recourir à de tels sorts.

2. Naître dans la *gens Cornelia*

En cet an 517 de la ville de Rome, comme dataient les Romains, naquit Publius Cornelius Scipio. L'enfant était promis à une illustre carrière nommée *cursus honorum*. La quête des honneurs, du pouvoir, des armes et du prestige de sa famille, était commune à tous les membres de la vieille aristocratie. Quelle était donc cette société aristocratique

18. Piganiol 1917, p. 106 ; Bayet 1969, p. 65-66.

qui vivait, paradoxalement, dans une République tout en haïssant les rois ?

Les *Cornelii* étaient fiers d'appartenir au patriciat qui, pensait-on, remontait au vieux Sénat de l'époque archaïque. Bien avant la République, Rome fut fondée comme une royauté par le roi légendaire Romulus¹⁹, en 753. Jusqu'en 509, les rois se succédèrent jusqu'au règne du tyran Tarquin le Superbe. Celui-ci fut chassé par une révolution menée par Brutus. D'après la tradition, le fils du roi aurait violé la belle Lucrece. Le scandale avait provoqué un tel tumulte à Rome que la monarchie fut, dès lors, abolie à tout jamais. Les patriciens du Sénat y veilleraient avec la plus grande attention. Le pouvoir des rois fut partagé entre deux magistrats élus chaque année : les consuls. En près de cinq siècles, la République romaine connut une lente ascension, un apogée et un lent déclin s'achevant par trois violentes guerres civiles au siècle de César. Le désordre, au I^{er} siècle, avait appelé alors au pouvoir un homme providentiel, Auguste, qui réorganisa la République au point de la transformer en Principat. Royauté, République et Empire : Rome avait connu presque tous les régimes. Un seul groupe social survécut : l'aristocratie sénatoriale. Les premiers *patres*, pères de famille, avaient été choisis par le roi fondateur Romulus pour former son premier conseil royal nommé Sénat. Les patriciens descendaient de ces premiers sénateurs, de moins le croyaient-ils ou plutôt le racontaient-ils. Une version, la plus archaïque sans doute, de la mort de Romulus rapporte que celui-ci les avait poussés à la conjuration en devenant plus tyrannique²⁰. Les *patres* ourdirent alors un régicide, faisant fi de ses victoires et de sa fondation. Inquiets ou envieux de son pouvoir,

19. Briquel 2018.

20. Tite-Live, 1, 16 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités*, 2, 56.

les sénateurs tuèrent et démembrèrent²¹ Romulus à la manière d'un sacrifice, emportant dans leurs nobles demeures les restes du roi. L'année suivante, d'après la tradition, ils se partagèrent aussi le pouvoir à parts égales en fondant une institution : l'inter règne, période de cinq jours au cours de laquelle un interroi exerce son pouvoir²². Il agissait en vertu des auspices des *patres* qui résultaient de ce sacrifice symbolique du corps du roi et père fondateur²³. Ce mythe, inventé à partir de la naissance de la République, légitimait leur détention des auspices et du pouvoir.

Cette version de la mort de Romulus rappelle aussi que le pouvoir corrompt parfois les individus en nourrissant en eux l'ambition démesurée de l'*hybris*. Le mot grec signifiait la démesure conduisant les élus vers le sentier des dieux au point qu'ils s'y perdent, comme Alexandre le Grand ou plus tard César. Eux aussi furent contestés et moururent trop tôt pour voir leurs visions, couvertes de gloire pourtant, se réaliser. À Rome, la royauté et l'ambition démesurée, même pour un noble, étaient farouchement honnies. On gardait la mémoire du meurtre même de Romulus²⁴ devenu tyrannique, ou de la révolution qui chassa le tyran Tarquin le Superbe en 509. Tout homme, aussi puissant soit-il, qui s'élevait au-dessus des autres était toujours éliminé, politiquement ou physiquement. Un homme qui portait le *cognomen* de *scipio*, signifiant « bâton » en latin, se devait de garder ces légendes à l'esprit. Les Romains savaient fort bien cette coutume propre à l'inconscient romain. Elle conduisit à bien des meurtres d'empereurs dans les siècles qui suivirent la fin de la République. Chaque maison avait ses traditions et ses héros. Leurs vertus formaient le

21. Delcourt 1963, p. 3-25.

22. Magdelain 1964.

23. Gohary 2010, p. 364-436.

24. Ver Eecke 2008, p. 425-432.

mos maiorum. Ainsi, chaque rejeton des grandes familles se devait d'avoir connaissance du passé familial et de s'illustrer. Évidemment, cet esprit entraînait parfois une âpre compétition dans la carrière des magistratures, le *cursus honorum*.

Des *Cornelii*, le plus ancien et illustre de ses représentants connus était Lucius Cornelius Scipio Maluginensis qui vécut entre la fin du v^e et le début du iv^e siècle²⁵. Il est mentionné dans les Fastes capitolins²⁶, cette longue série des magistrats suprêmes qui gouvernèrent la République romaine depuis sa fondation en 509. Ce L. Cornelius Scipio fut le maître de la cavalerie – *magister equitum* – de l'illustre dictateur M. Furius Camillus, notre Camille. Scipio Maluginensis seconda le héros de la République lorsqu'il détruisit la grande cité étrusque de Véies. Le dictateur était nommé, en principe pour une durée de six mois, afin de diriger les légions de Rome en cas de danger majeur. Il était assisté d'un maître de la cavalerie, fonction prestigieuse également. Camille avait vengé Rome après qu'elle fut prise et incendiée par les Gaulois dirigés par Brennus en 390. L'ancêtre de Scipion l'Africain avait-il été le témoin de cet épisode traumatisant dans la mémoire des Romains ? La tradition²⁷ rapporte en effet que les tribus gauloises des Sénons menés par leur puissant chef Brennus avaient vaincu les Romains à la bataille du fleuve de l'Allia²⁸. Puis, le Gaulois s'empara de Rome, exception faite du Capitole, et imposa un lourd tribut aux survivants. Alors que la rançon était versée, Brennus demanda davantage, quand un Romain se plaignit que le contrat était faussé. Le Gaulois, jetant son épée dans la balance, s'écria : *Vae Victis !*,

25. Etcheto 2012, p. 158.

26. Broughton 1951, p. 87.

27. Tite-Live, 5, 3, 33-45.

28. Briquel 2008.

ce qui signifiait «Malheur aux vaincus!» Assurément, la mémoire des *Cornelii* fut marquée par cette défaite. Scipion Maluginensis fut sans doute témoin de ces événements puisqu'il exerça en 389 la fonction d'*interrex*²⁹ ou interroi, magistrat exceptionnel chargé de rétablir le cours régulier des magistratures en cas de vacance du pouvoir ou en temps de crise. Un siècle plus tard, un autre membre de la *gens Cornelia* ne manqua pas de s'illustrer : L. Cornelius Scipio Barbatus³⁰. Il triompha des Samnites, peuple italique longtemps redouté des Romains, et parvint à soumettre la Lucanie, région du sud de l'Italie qui s'étend de la mer Tyrrhénienne jusqu'au golfe de Tarente. Barbatus érigea le tombeau des Scipions sur la Via Appia, au sud de Rome. Il accéda aussi aux honneurs en devenant consul puis censeur en 280. Ses restes furent déposés dans un sarcophage dont les motifs étaient nettement inspirés du monde grec et de ses héros mythiques³¹. La légende d'Alexandre n'était pas loin. La noblesse ne fait pourtant pas toujours le mérite comme ce fut le cas pour Cn. Cornelius Scipio qui laissa par négligence capturer sa flotte, son équipage et se rendit³². Il fut, pour cela, surnommé Asina, c'est-à-dire «l'ânesse». L'équidé était réputé pour sa crainte de se mouiller les pattes même pour traverser un ruisseau³³. L. Cornelius Scipio, son frère aîné, en revanche, fut plus fortuné sur mer puisqu'il remporta plusieurs succès contre Carthage durant la première guerre punique entre 264 et 241. Durant cette guerre d'usure de vingt-trois ans, L. Cornelius put s'emparer des bases puniques de Corse et de Sardaigne. Il fit ériger un temple à la déesse des Tempêtes non loin

29. Tite-Live, 6, 1, 8.

30. Etcheto 2012, p. 159.

31. David 1994, p. 63.

32. Polybe, 1, 21.

33. Pline, *Histoire naturelle*, 8, 68.

du tombeau de la *gens*³⁴. Un lien avec la mer et le dieu Neptune commençait-il à se tisser ? Son petit-fils, Scipion l'Africain, n'allait pas manquer de se rappeler l'intervention de la divinité en faveur de sa *gens*. L. Cornelius Scipio eut ainsi deux fils promis à un tragique destin : Cnaeus Cornelius Scipio Calvus, le chauve, et Publius Cornelius Scipio, père du futur Africain. Publius, le plus jeune, avait épousé une femme noble d'origine étrusque, Pomponia³⁵. Il était de coutume que les nobles lignages romains s'allient aux grandes familles étrusques ou campaniennes. C'était l'un des moyens sociaux de romanisation de l'Italie³⁶. Les *Cornelii* et les *Pomponii* scellaient ainsi un pacte d'alliance politique entre les deux familles. Publius et Pomponia se trouvaient dès lors au cœur d'un réseau d'alliances politiques, à l'échelle de Rome comme à celle de l'Italie. De leur union, naquirent deux fils : Publius et Lucius. L'aîné serait né par césarienne en l'an 235-236. Certains auteurs comme Silius Italicus³⁷, suivi par Pline³⁸, rapportent que Pomponia mourut en donnant naissance à Scipion. Cependant, l'anecdote semble peu fondée³⁹.

La naissance de Scipion – on nommait ce jour *dies natalis* – dans cette grande famille patricienne, si fière de ses origines, suivait un rite précis⁴⁰, signifiant en droit la reconnaissance de l'enfant par son père. Après l'accouchement, l'enfant était « exposé », c'est-à-dire déposé sur le sol, symbole de la Terre, de la déesse Gaïa. On retrouve ici la symbolique génératrice du serpent, de la perpétuité familiale et de la renaissance. L'exposition permettait rituellement de

34. Etcheto 2012, p. 160.

35. Silius Italicus, *Punica*, 13, 615.

36. David 1994, p. 167.

37. Silius Italicus, *Punica*, 13, 646.

38. Pline, *Histoire naturelle*, 7, 47.

39. Walbank 1967b, p. 200 ; Brizzi 2009, p. 352.

40. Valette-Cagnac 2003, p. 49-64.

s'assurer de la viabilité de l'enfant⁴¹. Il rappelait sans doute l'exposition sur le Tibre des jumeaux fondateurs Romulus et Rémus, les dangers qu'ils encoururent et auxquels – élection divine – ils survécurent. Bien d'autres civilisations s'étaient inspirées de ce thème bien connu de la naissance du héros, comme Moïse sur le Nil ou encore Cyrus le Grand élevé par une louve⁴². Ce schéma structurel du récit que les Grecs nommaient *muthos* ou mythe répondait à une structure psychologique⁴³ précise, révélant le trauma de la naissance et la capacité à surmonter la mort. La déposition de l'enfant romain qui venait de naître sur le sol, figuration de la terre nourricière, et le passage de la gestation à la vie proprement dite. La cité de Rome disposait d'une structure éminemment patriarcale, depuis le départ des Étrusques en 509. La femme n'était pas un sujet de droit autonome. En revanche, le père de famille, *pater familias*, disposait du droit de vie et de mort sur son enfant, conformément à la loi des Douze Tables⁴⁴. La déposition du bébé sur le sol avait alors le sens d'un intermède, simulant l'exposition. Le geste symbolique s'inscrivait dans un rituel. Sa signification pourrait en être la transition, dans les bras de sa nourrice, entre le ventre de la mère, vers le risque de la mort. Le père, Publius Cornelius Scipio, entouré des membres de sa maison souleva l'enfant dans ses bras pour reconnaître devant son clan sa paternité en droit et, symboliquement, l'inscription de l'être qui venait de voir le jour dans sa famille⁴⁵. Si l'enfant, trop chétif ou illégitime, n'était pas reconnu par le père il était alors exposé sur la voie publique, privé d'aliments ou étouffé. La pratique demeurait rare mais

41. Corbier 1999, p. 1257-1290.

42. Justin, I, 4, 10.

43. Rank 2000.

44. Thomas 1984, p. 499-548.

45. Cabrero 2000, p. 22.

elle signifiait surtout la souveraineté paternelle en droit. On en retrouvait une structure similaire dans le monde grec⁴⁶ accompagné également de rites signifiant la reconnaissance de l'enfant⁴⁷. L'enfant reconnu recevait son prénom, neuf jours plus tard si c'était un garçon et huit si c'était une fille, au cours du *Dies lustricus*. À Rome, le prénom du père était alors donné à son fils aîné. Ainsi Publius Cornelius Scipio donna à son fils son prénom : Publius, signifiant « du peuple ». Était-ce une intention politique ? Il lui transmettait aussi le nom – *nomen* – de sa *gens*, les *Cornelii*, et le surnom ou *cognomen* de *Scipiones*. Le mot « *scipio* », disait la tradition, provenait d'un ancêtre : Publius Cornelius, le maître de la cavalerie de Camille, en 396. Ce Publius aurait servi de bâton à son vieux père aveugle. De cet exemple, la vertu de la piété filiale s'inscrivait tout particulièrement dans les valeurs de la famille.

La véracité des récits n'a, au fond, que peu d'importance. Elle avait un crédit profondément ancré dans l'inconscient des Anciens. Le mythe se renforçait nécessairement par un rituel dont l'objectif est de maintenir un ordre social, à l'échelle de la famille, du clan ou de la cité. Le mythe et le rite sont si étroitement liés qu'on en retrouve des aspects jusqu'à nos jours, écriture inconsciente qui se perpétue au long des siècles. On en perd assurément l'origine ; ce qui n'empêche pas les déclinaisons des structures mythologiques de trouver leur place dans les mentalités. Elles traversent les générations et les religions. Ces récits sont l'expression d'un inconscient, sans doute, qui révèle les angoisses liées à la vie et à la mort. Ces pulsions présentes en tout homme se canalisent au travers des rituels dont les règles scrupuleuses, surtout à Rome, forment une mentalité collective.

46. Brulé 2009, p. 19-28.

47. Gherchanoc 1998, p. 313-344.

Quelle était la manière dont s'inscrivait un enfant à naître, comme Scipion, dans la cellule familiale et civique ? Une fois le nourrisson reconnu par le père, il était alimenté par la mère ou par la nourrice. La fonction symbolique nourricière ne relevait pas de celle qui donnait le sein à l'enfant mais seulement du *pater familias* qui, par son geste de reconnaissance lors du premier rituel, devenait dès lors, en droit, le nourricier. Durant les deux premiers mois, l'enfant était maintenu raide, emmailloté dans des bandelettes étroites, comme pour former son corps. La pratique visait sans doute à forger aussi, dans la pensée des Romains, l'esprit d'un être paraissant sauvage, primitif. Peu à peu, cette maîtrise physique du corps permettait de canaliser ses gestes, ses mouvements, pour les rendre droits, parfaits. Les traditions se perpétuaient par ces rites ancestraux répétés scrupuleusement jusqu'à former une représentation modelée de l'homme romain. On ne desserrait en premier que le bras droit afin que l'enfant devienne, par la suite, droitier. L'enfant ne devait jamais être trop nourri afin d'apprendre précocement la mesure, à supporter la frustration, la faim. Le père veillait, comme Caton l'Ancien, au rituel⁴⁸.

Quotidiennement, la nourrice devait masser le bébé pour modeler chaque portion de son corps, de ses membres, de son crâne, de sa mâchoire. Des bains froids lui étaient donnés pour favoriser sa robustesse. Les Romains s'inspiraient d'une médecine à base de remèdes naturels, de plantes. Imprégné encore d'un fond d'animisme, le lien avec la nature demeurait fort présent malgré une religion qui se voulait plus urbaine et donc civilisée aux yeux des Romains. Néanmoins, par ce passage du «sauvage» au «civilisé», de la nature à la cité, il s'agissait là de former le futur citoyen, de modeler son esprit (*mens*) et son corps

48. Plutarque, *Caton*, 22.

(*corpus*), sous la souveraineté étroite du père. Toutefois, l'enfant était encore conçu comme un être incomplet jusqu'à l'âge de 7 ans. Jusqu'à cet âge que Cicéron qualifie «de raison», l'éducation était exclusivement confiée aux femmes au sein de la demeure.

On peut ainsi imaginer que sa mère Pomponia, aimante mais quelque peu oubliée de l'histoire, structura ce lien avec son fils. Plus tard, le tempérament du jeune Scipion fut celui d'un séducteur au beau visage, sûr de sa prestance. Il parvenait à captiver, à charmer tous ses interlocuteurs, hommes et femmes, ce qui ne manqua pas de nourrir bien des commérages plus ou moins justifiés. Les enfants étaient souvent élevés loin des corruptions de la ville, de ses maladies, de sa saleté. C'était bien dans la nature et la campagne environnante que les nobles romains aimaient à séjourner loin du tumulte de Rome, de l'*Vrbs*. Cet *otium*, ce loisir, était le cadre privilégié pour voir un enfant s'épanouir par le jeu. Pomponia vit sans doute la précocité et les dons du jeune enfant qui présentait sûrement d'indéniables facilités d'esprit.

Cependant, la représentation dressée par les Romains de cet âge tendre de l'enfance relevait du monde sauvage, de cet être incomplet balbutiant, imitant maladroitement le monde adulte. Tant que l'enfant ne semblait pas encore doté de raison, comme le pensait encore Sénèque, avant l'âge de 7 ans, son évolution n'était pas plus digne d'intérêt que le rôle de la mère dans cette société si patriarcale. Et pourtant ce fut dès ces jeunes années que Scipion se forgea son caractère.

3. Un portrait du caractère de Scipion adulte

Quel était donc le caractère de Scipion ? Ainsi, lorsqu'on se plonge dans les écrits de Polybe comme dans ceux de Tite-Live, on perçoit un personnage – *persona* signifiant masque – héroïque, lisse et pourtant énigmatique. Ses gestes et sa diplomatie témoignaient d'une forte capacité de séduction. Mais Scipion disposait d'autres qualités, telles qu'une érudition, une sagesse, un penchant pour la ruse que les Romains n'appréciaient pas toujours. On percevait chez lui une indomptable volonté, lui permettant de transformer les désavantages de la fortune en avantage par l'astuce. Il savait se montrer manipulateur, sans scrupule, en usant de la religion et des croyances populaires. L'époque s'y prêtait fort bien étant donné que la deuxième guerre punique fut un profond traumatisme pour Rome. Scipion affectait d'entrer en communication avec Jupiter dans son temple juché sur le Capitole. Il paraissait aussi faussement enclin à une certaine superstition, ancrée dans la psyché collective, bien avant qu'il eut revêtu la toge virile⁴⁹. Il faisait preuve d'un charisme résultant d'une grande confiance en soi. Peut-être était-il déjà formé à la rhétorique inspirée de modèles grecs, si bien qu'il parvenait à user de tous les stratagèmes oratoires pour convaincre les foules. Il sut aussi juger de l'utilité de la religion pour instrumentaliser les hommes. Assurément, les crises voient naître toutes les turpitudes existentielles, les quêtes de sens et l'émergence de nouvelles croyances, de héros dotés de qualités surnaturelles.

Après la fin de la première guerre punique, lorsque Scipion naquit, Rome se trouvait dans une sorte d'«entre-deux-guerres» qui s'étendit de 241 à 219⁵⁰. La première

49. Tite-Live, 26, 19.

50. Humm 2018, p. 160-161.

guerre punique dura vingt-trois longues années épuisantes pour Rome. La violence de cette guerre d'usure put marquer cette société romaine. Elle sortait à peine d'une période teintée d'une pensée aussi archaïque que superstitieuse. Les guerres contre les Gaulois ne manquaient pas. En 225, Scipion avait alors 10 ans, l'Étrurie fut menacée d'une invasion des Gaulois⁵¹, peuple fort redouté depuis la prise de Rome au début du IV^e siècle. Victorieux, les consuls ravagèrent le territoire des Boïens et des Ligures, ces peuples celtes qui se trouvaient dans la plaine du Pô. Rome affronta aussi le peuple celtique des Insubres⁵² soumis par la victoire du consul de 223 av. J.-C., Caius Flaminius⁵³. Plus près du jeune Scipion, Cnaeus Cornelius Scipio, son oncle et modèle sans doute, fut consul en même temps que M. Claudius Marcellus en 222⁵⁴. Ils réussirent tous deux à mettre fin à cette guerre. Ce fut là le contexte dans lequel Scipion grandissait. Ce fut aussi dans ces années, peu après le début de la guerre, que Rome recourut à des sacrifices humains et fut en proie à des prodiges, ces phénomènes inexplicables que l'esprit lettré de Tite-Live aurait bien hâtivement taxés de superstition. Cependant, rien ne nous permettrait de douter de la sincérité de la croyance qui animait ces hommes du III^e siècle. Il en allait, pourtant, bien autrement de Scipion. Fin observateur de ses compatriotes et des peuples qu'il rencontra, il ne put manquer de voir la superstition comme un moyen de convaincre les hommes. Or, dans un milieu aussi aristocratique, la religion, bien que respectée dans sa forme, rencontrait parfois la raison et la science parvenue déjà du monde grec. Scipion était assez habile pour l'instrumentaliser jusqu'au plus haut point,

51. Polybe, 2, 23, 5 ; Tite-Live, 23, 21, 6.

52. Polybe, 2, 31, 8-10 ; Orose, 4, 3, 11.

53. Polybe, 2, 32-35.

54. Polybe, 2, 34, 1 ; Plutarque, *Marcellus*, 6, 1.

si bien qu'on pourrait aisément y voir une supercherie délibérée⁵⁵.

Le goût pour la connaissance, la séduction, le charisme, la confiance en soi étaient autant de traits naissants chez le jeune Scipion qu'ils durent trouver racine dans ce premier âge de l'enfance. Le contexte assurément se prêtait à de telles considérations. Pareillement au lien qui unissait Olympias au jeune Alexandre, Pomponia put nourrir ces traits du tempérament riche, complexe et atypique qui forgèrent son fils, le futur Africain. On pourrait croire que son rôle fut assez important pour demeurer dans les sources. Il est assez rare de trouver le nom d'une mère d'un homme illustre cité dans les sources pour ne pas penser que Pomponia eut un rôle important. Le lien est évident pour les Anciens entre la naissance réputée miraculeuse de Scipion et son dialogue avec les dieux qui en fit un mythe. Scipion était, en outre, d'une grande beauté. Il garda longtemps une abondante chevelure⁵⁶, contrairement à ce que l'on a longtemps cru⁵⁷. Il débordait d'une énergie inépuisable, aussi bien physiquement que mentalement. Scipion savait aussi bien dissimuler une émotion vive que l'instrumentaliser à dessein. Sans doute le lui avait-on même enseigné. Toutefois, on put voir à bien des occasions Scipion succomber à des pulsions violentes au cours des affrontements militaires mais aussi politiques⁵⁸. Il savait orienter son désir de vengeance en fonction de son intérêt, montrant ainsi une certaine aptitude à se dominer, conformément à la doctrine stoïcienne. Bien des fois aussi, il se laissa entraîner à des coups de force pour échapper aux règles de la République. Calculateur souvent, retors parfois, Scipion faisait passer son intérêt personnel

55. Valère Maxime, 1, 2, 2.

56. Tite-Live, 28, 35, 6.

57. Etcheto 2012a, p. 261-263.

58. Tite-Live, 38, 56.

ou celui des siens avant les lois de la République. Il savait également, à l'occasion, diriger son émotion, comme celle des autres, dans son intérêt personnel. Le calcul politique primait sur l'impulsivité. Pourtant, Scipion savait aussi rejeter le culte de sa personne pour rester fidèle à un idéal républicain. Il refusait alors le luxe et l'excès, partageant les conditions de ses hommes. Son opportunisme ne servait que sa famille⁵⁹ d'abord puis sa cité et peut-être sa gloire. Sans doute fit-il partie de ces sauveurs qui, à leur insu, sont érigés en héros mythiques dans des contextes traumatiques. À travers l'histoire, les exemples ne manquent pas. Sans doute eut-il également conscience du danger d'un tel culte, ayant à l'esprit le souvenir, peut-être, de Camille. Le mythe fut forgé au prix de la négation du caractère, de la psychologie de Scipion. Il avait refusé un culte de sa personne par un peuple auprès de qui il fut toujours d'une popularité inégalée. Ceci suggère que la pénétration de l'hellénisme poussait sans doute les Romains à rechercher un nouvel Alexandre, sans même chercher à obtenir son consentement. Scipion l'Africain dut très jeune s'imprégner des exemples de ses ancêtres, au nom même des valeurs familiales de la noble *gens* des *Cornelii*. Dans le contexte de la guerre d'Hannibal, Scipion apprit une leçon aussi précieuse que subversive : la meilleure manière de sauver une situation est, parfois, de contourner les lois. Ainsi naquit une réputation d'insubordination et de goût pour la provocation, pour la ruse, la *mêtis*. Cette dimension fut estompée, après sa disparition, et il devint au fur et à mesure le mythe de l'idéal républicain, prêt à renoncer à sa propre gloire pour celle de sa patrie. Dans son traité sur *La République*⁶⁰,

59. Polybe, 21, 15 ; Diodore de Sicile, 29, 9 ; Tite-Live, 37, 34, 4-7 ; 36, 2-7 ; 37, 6-8 ; 48, 1-2 ; 38, 51, 2 ; Valère Maxime, 2, 10, 2a ; 3, 5, 1 ; Pline, *Histoire Naturelle*, 35, 22 ; Appien, *Syrienne*, 30, 150.

60. Cicéron, *République*, fr. 3 = Lactantius, *Inst. Div.* 1.

Cicéron décrivait la même extraordinaire conception, allant même jusqu'à le comparer à Hercule. Scipion dut lui aussi faire un choix qui ne laissait pas d'alternative : le plaisir ou la vertu⁶¹.

4. *Ludus* ! L'éducation de Scipion

Quels que soient les civilisations, les royaumes ou encore les républiques aristocratiques, la noblesse se définit par une structure commune : la connaissance de son passé et de la mémoire de ses grands hommes. Les patriciens connaissent leur passé, l'écrivent, la racontent. La connaissance du passé est une pensée qui imprègne l'esprit des clans aristocratiques, les *gentes*. On ignore presque tout de l'éducation que reçut Scipion. À vrai dire, la chose n'est guère étonnante car avant 17 ans, l'homme n'existe pas tout à fait à Rome. En effet, même la vie de Jules César par Suétone⁶² ne débute qu'à partir de cet âge auquel il revêtit la toge virile. Plutarque, dans ses *Vies*, n'évoque que fort peu l'enfance des grands hommes. De la jeunesse de Caton le Censeur, Cornelius Nepos⁶³ comme Plutarque⁶⁴ ne nous apprennent rien. Il en allait de même de Q. Fabius Maximus⁶⁵, autre rival de Scipion. On apprend seulement qu'il était de nature lente, douce et pesante. Taciturne et obéissant, il manifestait aussi peu de célérité à saisir les choses qu'à s'ébattre aux jeux habituels des enfants. On imagine une tout autre nature chez Scipion enfant.

61. Silius Italicus, *Punica*, 13, 628.

62. Suétone, *Jules César*, 1, 1.

63. Cornelius Nepos, *Caton*, 1, 1.

64. Plutarque, *Caton le Censeur*, 1, 1.

65. Plutarque, *Fabius Maximus*, 1, 1.